

TONY CHAPRON

ENFIN LIBRE!

Itinéraire d'un
arbitre intraitable



ARTHAUD

ENFIN LIBRE !

« Il vous est sans doute arrivé, lorsque vous regardiez un match de foot, d'insulter le type en short avec un sifflet. Ce type, c'était peut-être moi. Rassurez-vous, je ne vous en veux pas. Parfois la passion l'emporte sur la raison.

Dans ce livre, vous allez mieux comprendre, à travers mon histoire, ce personnage étrange et mystérieux qui déchaîne tant de colères : l'arbitre ! Vous allez fouler les pelouses des plus grands stades et infiltrer les coulisses du foot business. Vous découvrirez alors que rendre la justice sportive au milieu de joueurs starifiés est une tâche éminemment complexe. Vous serez étonné d'apprendre que l'arbitre est avant tout un amoureux du jeu, engagé dans une compétition impitoyable, soumis au diktat de sa hiérarchie et souvent réduit au silence. J'aurais pu me contenter d'un constat mais j'ai voulu envisager l'avenir de ce sport exaltant et proposer des pistes novatrices pour le rendre plus agréable à jouer et à regarder. Plus équitable aussi.

Avant cela, il m'a fallu tordre le cou aux idées reçues et aux fantasmes : les arbitres sont corrompus, ils manquent de psychologie, ils ne sont jamais sanctionnés, la vidéo est la solution miracle...

Croyez-moi, votre regard sur le football va changer ! »

T. C.

Tony Chapron, né en 1972, ancien arbitre international, a dirigé plus de cinq cents matches professionnels en France et dans le monde. Il est aujourd'hui consultant sur Canal + et conseiller en management pour les entreprises.

Enfin libre !

Tony Chapron

En collaboration avec Patrick Lafayette

Enfin libre !

Itinéraire d'un arbitre intraitable

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2018
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-2343-5

*« Aux cinq étoiles qui, chaque jour,
illuminent mon chemin. »*

AVANT-PROPOS

Ce dimanche 14 janvier 2018, lorsque j'ai donné le coup de sifflet final du match entre Nantes et le Paris Saint-Germain (PSG), pour moi, tout s'est arrêté.

Ou bien, devrais-je dire, tout a commencé.

Après quatorze saisons en Ligue 1 et quelque mille cinq cents matches arbitrés, ma carrière a pris fin en un éclair et dans un certain tumulte médiatique. On pourrait croire que cet événement, ce malencontreux tacle réflexe sur un joueur nantais qui a tant fait parler, a déclenché mon envie d'écrire, mais ce livre était déjà bien avancé. Sa rédaction avait commencé en juillet 2017. J'avais alors décidé de mettre un terme à ma carrière d'arbitre professionnel à l'issue de la saison qui allait débiter.

Au fil de ces pages, je veux vous parler de ce personnage qui, trop souvent, alimente les conversations après les matches, cristallise toutes les passions, les tensions et parfois même les haines. Je souhaite vous faire partager mon vécu d'arbitre de football. Cet homme si décrié, et pourtant indispensable au jeu, fait beaucoup parler mais, lui, ne s'exprime jamais. Voué aux gémonies, l'arbitre, stoïque, se tait ; son rôle se limite à rendre la justice sportive, pas à l'expliquer.

Pendant trente ans, j'ai endossé ce costume avec passion, enthousiasme, résignation, colère et parfois abattement ;

Enfin libre !

avec toujours cette sensation de ne pas être compris. Mais comment l'être quand on est ainsi muré dans le silence ?

Le calendrier vous paraîtra sûrement étrange, bien sûr. Pourquoi n'ai-je pas parlé auparavant ? C'eût été plus simple. Toutefois, après quelques pages, vous comprendrez aisément que, dans le milieu, la parole est réellement muselée. D'abord parce que l'institution (la Fédération française de football, la Ligue de football professionnel, la Direction technique de l'arbitrage) la contrôle, la formate et la limite au strict minimum, ensuite parce qu'émettre un avis divergent constitue un crime de lèse-majesté dans bien des cas.

L'une des premières choses que l'on apprend en devenant arbitre, c'est à se taire et à se soumettre. Dans l'arbitrage, l'arbitraire règne plus que nulle part ailleurs. Pour plaire et gravir les marches de la hiérarchie, mieux vaut être docile et faire allégeance. Cela implique quelques renoncements mais l'ambition et l'argent justifient souvent que l'on perde certaines libertés, à commencer par celles de penser et s'exprimer.

Alors aujourd'hui, retiré des terrains, je peux enfin dire ce que j'ai vécu et ce que vivent mes collègues. C'est le sens du titre de cet ouvrage. Je suis « enfin libre » !

Désormais je ne m'expose plus à la contrainte d'un quelconque devoir de réserve qui m'interdit de raconter ce que je pense du football, de son fonctionnement, de l'arbitrage et de ses petits arrangements entre amis.

C'est l'une des vocations de ce livre : partager avec vous l'envers du décor, les coulisses de l'arbitrage, tout ce qui se passe en interne et qui explique, mieux que toute chose, certains comportements des arbitres sur le terrain. Je veux vous dévoiler, aussi, les relations avec les joueurs et les différents acteurs du jeu – entraîneurs, présidents de club –, tout ce que vous ne pouvez percevoir à la télévision ou même depuis les tribunes. Ces échanges, ces gestes ou ces mots doux que l'on entend, nous, sur la pelouse et dans les couloirs.

Avant-propos

Me voici enfin libre aussi de revenir sur certains moments de ma carrière et de remettre quelques points sur les « i ». Forts de ne jamais être contredits, dirigeants, joueurs ou journalistes ont, parfois, su déverser leur fiel avec délectation. Je peux donc répondre tranquillement, sans acrimonie. Rétablir quelques vérités. Cela a du sens pour moi, celui de la justice.

Mais au-delà de ces mises au point, j'ai voulu vous proposer une sorte d'état des lieux d'un sport passionnant. Le football est bien plus qu'un simple jeu, il est un véritable miroir de nos sociétés. Né au cœur de la révolution industrielle et en plein essor du capitalisme, le football accompagne les mutations sociales, politiques et économiques depuis plus d'un siècle et demi. Expliquer l'arbitrage et ses enjeux, la place de l'arbitre et ses missions, c'est aussi une manière de mieux comprendre le football.

Tout au long de cet ouvrage, j'ai voulu vous emmener sur le terrain, au plus près du jeu et des joueurs, vous faire partager ma vision du sport le plus populaire au monde, vous faire pénétrer dans ses entrailles comme Jonas dans la baleine. Pendant ma carrière, j'ai souvent regretté de ne pas pouvoir vous dire ce que je voyais et entendais. J'aurais aimé vous montrer les choses à partir de ma position, de mon rôle. Je rattrape ici un peu de ce temps perdu.

Mon souhait est donc de vous faire découvrir la vie quotidienne d'un arbitre, sa vision du jeu, ses obligations, ses devoirs, ses envies, sa passion. Vous transporter, le temps de quelques pages, dans un stade de cinquante mille personnes où vous serez au cœur du jeu, seul, dans l'arène, sur la pelouse, dans les vestiaires. Vous y côtoierez les joueurs que vous aimez, adorez, adulez ou détestez.

Au terme d'une carrière qui m'a emmené des terrains du Bocage normand aux plus grands stades du monde, il y a une multitude d'histoires et d'aventures que je ne pouvais garder pour moi. J'ai toujours voulu transmettre et ce mot porte un sens profond. L'idée de passer le témoin à

Enfin libre !

quelqu'un, d'assurer une continuité du savoir. Si je tourne la page de l'arbitrage, fort de cette expérience extraordinaire, j'aspire à partager mon vécu pour ouvrir de nouvelles perspectives.

Cet ouvrage évoque d'ailleurs des pistes pour l'avenir du football et des évolutions possibles pour le rendre plus beau, plus agréable à jouer et à regarder, plus respectueux de ses acteurs aussi.

Quand vous refermerez ce livre, j'espère que vous aurez mieux compris ce sport et que, devant un match, au stade ou à la télévision, vous serez capable de vous transposer quelques secondes à la place de l'arbitre et ferez alors preuve d'indulgence devant la complexité de sa tâche.

Enfin, pour ceux qui ne sont pas des passionnés de football, peut-être y trouverez-vous matière à réfléchir sur les relations humaines et les qualités nécessaires d'un homme – ou d'une femme – qui doit maintenir l'équilibre d'un jeu en rendant la justice instantanément et en courant, entre deux équipes de onze joueurs, devant vingt ou quatre-vingt mille personnes et souvent quelques millions de téléspectateurs.

Peut-être serez-vous convaincu qu'un arbitre doit être à la fois témoin, juge, procureur, censeur, décideur, chef d'orchestre, manager, psychologue, pédagogue, expert en sciences sociales, diplomate, facilitateur de jeu, athlète... et un peu fou, aussi.

PARTIE I

Arbitre, pourquoi pas ?

CHAPITRE 1

Le foot par passion

J'ai toujours été joueur. Cette passion pour le jeu, le football, ne m'a jamais quitté. Arbitrer, ce n'est pas incompatible avec l'amour du jeu ; c'est même indispensable.

Mais avant cela j'étais un vrai joueur. Et malheureusement, comme tous les joueurs, j'ai passé beaucoup de temps à râler contre les arbitres.

Ailier droit plutôt frêle, rapide, face à un arrière gauche souvent lourd et maladroit, je prenais des coups. Et j'étais excédé de ne pas être assez protégé. Bien sûr, il s'agissait d'arbitres bénévoles mais, pour moi, ce n'était pas une excuse !

Quant aux juges de touche qui signalaient des hors-jeu à tout va pour couvrir leur propre équipe, ils me rendaient fou ! On les appelait les chefs de gare. Bref, j'étais passablement agacé et je dispersais mon peu de talent dans des contestations inutiles.

Un dirigeant de mon club, l'ESM Condé-sur-Noireau, en Basse-Normandie, très clairvoyant sur les effets bénéfiques que cela pourrait avoir sur moi, est venu me demander d'arbitrer un match lors d'un tournoi de sixte. C'était à Saint-Germain-du-Crioult, un village de huit cents habitants. Comme je ne me débrouillais pas trop mal, le dirigeant m'a dit de passer à son bar récupérer un livre qui, je l'ignorais, allait changer ma vie : *Les Règles du foot, lois du*

jeu, édité par la Ligue du Nord. Il m'a proposé de m'inscrire pour devenir arbitre officiel et m'a informé que les arbitres étaient payés. Première nouvelle. J'y ai vu une opportunité de glaner un peu d'argent de poche.

Je grandissais dans une cité ouvrière de cette vallée dite de « la mort¹ », là où les usines crachaient de l'amiante à longueur de journée. Mes parents, d'un milieu très modeste, avaient dû se saigner pour m'offrir une Mobyette, mais je n'avais pas un sou pour mettre de l'essence dedans. Arbitrer m'a permis de remplir mon réservoir...

Séville 1982 : comme une soif de justice

Je suis allé aux journées de formation du district, où j'ai bien bossé, de manière très scolaire. J'étais motivé et sérieux ; je suis sorti major de la promotion. Je me souviens très bien de cette salle d'examen austère, un samedi matin d'hiver. La plupart des garçons présents – il n'y avait pas beaucoup de filles arbitres à l'époque – étaient là pour « couvrir » leur club, chaque club ayant l'obligation de fournir des arbitres à la ligue en fonction de son niveau, sous peine de sanctions. Eh oui, certains arbitres le deviennent par simple devoir administratif, pour servir leur club, pas par vocation.

Moi, j'étais là parce que ça me plaisait. Mais il y avait autre chose de plus enfoui sans doute. À la réflexion, il me semble que ma carrière d'arbitre est née un soir de juillet 1982. Du haut de mes dix ans, je me souviens avoir pleuré toutes les larmes de mon corps quand le défenseur français Patrick Battiston s'est effondré après que Harald Schumacher, le gardien de but allemand, l'a percuté violemment et volontairement. Puis j'ai pleuré de joie quand Alain Giresse a traversé la pelouse dans tous

1. La vallée en question était une place forte de l'industrie. L'utilisation de l'amiante était une de ses principales caractéristiques ayant entraîné de nombreux décès, notamment celui de mon grand-père.

les sens après avoir marqué le but du 3-1 pour la France. Avant d'aller me coucher en sanglots quand le valeureux Maxime Bossis a manqué son tir au but.

L'ascenseur émotionnel de cette demi-finale de Coupe du monde entre la République fédérale d'Allemagne et la France est resté gravé en moi, tout comme ce sentiment d'injustice et de spoliation. Quel cauchemar ! Tout cela à cause d'un arbitre ! Déjà.

Je ne sais pas si cette rencontre a réellement déclenché l'envie de me lancer dans l'arbitrage et je serais bien en peine de dire ce qui au juste me plaisait dans cette affaire... Le côté justicier ? Le côté missionnaire, désigné pour protéger le jeu ? Ou le besoin de faire le plein de ma 103 Peugeot ?

Après tout, j'avais quinze ans et le temps de changer d'avis.

Ma première désignation officielle est intervenue en février 1988 à Ussy, près de Falaise, en championnat minimes. J'ai... annulé le match ! Terrain gelé, impraticable. En fait, j'étais mort de froid... et sûrement de trouille. Tout le monde semblait d'accord pour ne pas jouer, alors pas de match !

Problème : le district avait envoyé un observateur, Serge Duval, pour m'évaluer ; quand il est arrivé, il n'y avait plus personne... Je sortais du stade sac sur l'épaule, en compagnie de mon père. Il m'a demandé : « Qu'as-tu mis sur la feuille de match ? Rien ? Mais il fallait la remplir ! » Le bonhomme était sympa, formateur dans l'âme, il nous a invités au bistrot du coin (en Normandie, on va souvent au bar) et m'a fait un topo rapide sur les obligations administratives d'un arbitre. Quand on a repris la voiture, mon père m'a passé un savon : « Tu as fait ça comme un sagouin ! »

Je n'avais pas encore donné un coup de sifflet et déjà je me faisais engueuler : ça commençait bien, l'arbitrage !

La semaine suivante, à Thury-Harcourt, impossible de se cacher, on ne va pas annuler le match à chaque fois.

Enfin libre !

Un nouvel observateur est présent et la rencontre se passe bien. Les débuts sont positifs, pas question de décourager les jeunes qui se lancent dans la fonction. Déjà qu'il y a pénurie...

Fan de...

Devenu arbitre officiel, je continuais à jouer le dimanche matin alors que j'avais arbitré la veille. En tant que joueur, j'améliorais mon niveau parce que j'appréhendais mieux les choses, j'avais une vision « arbitrale », un peu en dehors du match. Et quand tu connais bien les règles, tu trouves les moyens de les contourner, de jouer avec. On devrait d'ailleurs apprendre aux jeunes les règles du football (pas celles des commentateurs, les vraies) : cela éviterait bien des problèmes et ils n'en seraient que meilleurs.

Ainsi, l'arbitrage me donnait pleinement satisfaction, j'étais content de mes cent francs par week-end, ça me permettait d'offrir un verre à mes potes. Et à la fin de la première saison, j'ai été promu au niveau régional.

Mon souci d'alors, c'est que j'adorais le foot. Je jouais avec mes copains du quartier à longueur de semaine au pied des HLM. Comme on cassait souvent les carreaux, le gardien de l'immeuble nous avait installé des petits buts sur un coin d'herbe. Il avait bien compris qu'il valait mieux encourager notre passion que l'interdire et nous laisser en proie au désœuvrement et, peut-être, à la délinquance.

Je mangeais en un quart d'heure et hop, c'était foot ! Bilan, j'ai eu une sciatique à l'âge de seize ans, à cause d'une pratique sportive trop intense en pleine croissance. Alors, j'ai décidé de me concentrer sur mon rôle d'arbitre. J'avais certes participé à des journées de détection en tant que joueur, disputé une finale de coupe départementale chez les jeunes, mais je n'aurais jamais fait une carrière professionnelle. Je n'en ai d'ailleurs jamais rêvé.

À l'époque, à la fin des années 1980, le foot n'occupait pas le même espace social et, pour voir des matches, il

fallait aller au stade ou bien attendre les grandes rencontres qui passaient à la télé. J'étais fan du FC Nantes, de son beau jeu, de ses jolis parcours européens. Le mercredi soir, c'était le rendez-vous de la semaine ! Et puis le but de José Touré en finale de la Coupe de France 1983¹, quel souvenir ! Depuis lors, j'ai eu des dizaines de maillots de beaucoup d'équipes. Mais je me souviens du seul que j'ai acheté : le maillot des Canaris nantais.

En bon supporter normand, j'allais parfois soutenir le Stade Malherbe de Caen, dans le vieux stade de Venoix, en Division 2. Un stade champêtre dans une ambiance populaire ; c'est cela qui me manque le plus aujourd'hui, ce côté festif des matches avec les copains. On se moquait bien du résultat, on allait passer un moment ensemble pour voir un spectacle sportif. On ne savait pas qu'on pouvait se taper dessus pour un ballon. Même si la tragédie du stade du Heysel², en mai 1985, nous avait tous choqués. C'était un phénomène lointain, ce n'était pas notre football à nous. Dans le Bocage normand, les vaches broutaient paisiblement.

L'arbitrage comme passeport

On ne peut pas dire qu'arbitre était une vocation mais j'ai pris du plaisir dans la fonction, je m'y sentais reconnu. Je suis de nature timide et devoir assumer ces responsabilités me libérait. J'avais trouvé un lieu d'expression formateur, une sorte d'école de la vie valorisante, où des adultes viennent t'encourager et te féliciter. À l'école j'étais bon

1. Finale de la Coupe de France : Paris Saint-Germain-Nantes (3-2), le 11 juin 1983.

2. Lors de cette finale de Coupe d'Europe des clubs champions, opposant le 29 mai au stade du Heysel, à Bruxelles, la Juventus de Turin de Michel Platini aux Anglais du FC Liverpool, les violences déclenchées par les hooligans anglais dans les tribunes causèrent la mort de trente-neuf spectateurs (il y eut également plus de quatre cent cinquante blessés).

Enfin libre !

élève, mais cela se traduisait par de simples notes sur des copies. Là, c'était plus concret, plus « humain ». Ça m'a plu.

J'ai vite évolué et intégré le groupe des jeunes arbitres de la Fédération française de football (FFF) pour les sélections de ligue ou la Coupe nationale cadets à La Pommeraye et à Clairefontaine. Je ne visais pas au-dessus, je sortais simplement de ma région en partant diriger des matches de cadets nationaux ; j'allais à Rennes, Laval, parfois plus loin. Mes potes du lycée me regardaient différemment quand je revenais de Lille ou de Paris et qu'on parlait des matches.

J'ai gravi les échelons marche par marche, c'est comme ça qu'on réussit sans trébucher. Je n'ai jamais eu de plan de carrière. J'ai vraiment commencé à regarder en haut quand j'ai officié en National¹, parce qu'on est alors quelque fois appelé comme quatrième arbitre en Ligue 1.

Comme je n'imaginai pas construire ma vie autour du football, je me suis d'abord concentré sur mes études et mon orientation. Après avoir été un bon collégien puis un lycéen perturbateur, je me suis cherché une voie professionnelle. J'ai obtenu un DUT de commerce mais ce n'était pas mon truc. J'ai ensuite un peu tâtonné : économie, droit, anglais, rien ne collait vraiment. Je me suis orienté vers les STAPS (sciences et techniques des activités physiques et sportives), j'ai passé une licence et une maîtrise de management du sport, un DEA de sociologie du sport et enfin une thèse sur la justice sportive à la fac de Nanterre, en sciences politiques. Une thèse mise entre parenthèses, avec un peu d'amertume : en exposant ce que je savais déjà sur ce milieu, j'allais me tirer une balle dans le pied. J'ai alors écrit quelques articles sur l'arbitrage dans des revues scientifiques.

1. Troisième niveau des compétitions nationales, après la Ligue 1 et la Ligue 2 (voir annexe sur la structure du football p. 305).

Le foot par passion

Pour financer mes études, j'étais surveillant au lycée de Falaise quand mon chef d'établissement, Michel Challoy, m'a aperçu à la télé. Je ne lui avais jamais dit que j'étais arbitre. Le lundi suivant, il m'a convoqué dans son bureau. Il m'a presque engueulé de ne pas l'en avoir informé. C'était un passionné de sport ; alors, il m'a offert un accompagnement particulier, m'a libéré du temps généreusement. Il a été vraiment sympa.

Les petites sommes que me rapportait le foot, je les dépensais chaque été dans un séjour de deux mois à l'étranger : sac à dos, guide du Routard en poche, j'ai sillonné le Mali, la Bolivie, l'Équateur, le Zimbabwe, le Sri Lanka... Ce n'étaient pas des vacances de luxe, je dormais parfois dans des gares, dans des parcs. Mais j'ai rencontré des gens vrais et la même humanité partout. L'arbitrage m'a ouvert au monde, en quelque sorte.

Ensuite, en tant que thésard, j'ai décroché un poste d'enseignant-chercheur à l'université de Grenoble. J'ai tenu deux ans à la fac. Avec mon emploi du temps, c'était devenu incompatible. Et comme je gagnais plus en arbitrant qu'en enseignant... je suis devenu arbitre professionnel – sans en avoir le statut. Je me suis préparé comme un joueur pro mais tout seul. Simplement, avant d'en arriver là, j'ai parcouru un chemin semé d'embûches.

CHAPITRE 2

Une ascension comme un Everest

Jeune arbitre, on dirige des jeunes joueurs, et globalement les comportements sont corrects, surtout dans les championnats nationaux. En revanche, la passerelle vers les adultes, ces divisions qui font le lien entre le niveau départemental et le niveau régional, c'est une autre histoire.

J'avais les cheveux longs, rassemblés en une queue-de-cheval. Cela m'a valu de vivre les pires moments de ma carrière ! Le dimanche au coup d'envoi à 15 heures, certains joueurs, à ce niveau de compétition, sortent du bistrot, d'un café-calva... Ils ont trente-cinq ans ou plus, un peu de bedaine, vingt ans de pratique derrière eux, et ils voient débarquer l'arbitre : un gamin. Ça ne leur est pas facile de l'accepter et j'ai été traité de tous les noms... L'idée c'était : « On va se payer le jeune ! »

Là, soit j'abdiquais (j'ai écrit cinq ou six lettres de démission jamais envoyées), soit je partais au combat. J'y ai été poussé par mon caractère et mes parents, et c'est sans doute ainsi que je me suis forgé une carapace. Certains matches ont été chauds ! Et pour ma mère, c'était difficile à vivre. Elle était fan de foot, elle venait régulièrement me voir quand je jouais et là, son garçon se faisait insulter, était parfois molesté – j'ai pris un coup de poing en pleine figure, une fois, après avoir donné un carton rouge – et cette période a souvent été dure, démoralisante. La

promotion d'honneur et la première division de district furent particulièrement inhospitalières, avec des assistants bénévoles qui « trichotaient », drapeau levé pour signaler des hors-jeu inexistant. J'en ai déjugé quelques-uns, ce qui m'a valu d'être considéré comme intransigeant, rigide et incapable de faire des compromis. Sous la pression, certains peuvent laisser un peu « glisser », moi non.

Ces compétitions sont vraiment difficiles à arbitrer ; l'arbitre y est seul et exposé à toutes sortes de comportements déviants. J'ai donc tout fait pour passer à l'étage supérieur et arbitrer en Division d'honneur (DH), où c'était moins compliqué. Et j'y suis rapidement parvenu ; j'avais à peine vingt ans. Toujours avec ma queue-de-cheval.

Cela avait marqué un dirigeant caennais qui m'avait dit, bien plus tard : « Je me souviens bien de vous, vous étiez un personnage à part, vous arriviez au stade en tongs, bermuda et chemise à fleurs, avec votre catogan. » J'étais original c'est vrai, un peu perché peut-être, un esprit baba mais je n'ai jamais fumé, ni cigarette ni cannabis !

Avant de passer l'examen pour devenir arbitre national, le directeur de la ligue de Basse-Normandie et membre de la commission centrale d'arbitrage (CCA), Jean-Pierre Peauger, un ancien de l'armée de l'air, était venu me voir lors d'une rencontre de Division d'honneur. Autant dire que j'étais au garde à vous : c'était un petit bonhomme mais un grand monsieur. Après le match, il était rentré dans le vestiaire : « J'ai passé un très bon après-midi. Ce fut un beau match, bien arbitré. Mais avec cette coiffure, vous ne serez jamais arbitre de la Fédé¹ ! Si vous changez ça en revanche, on fera peut-être quelque chose de vous ! »

Moi, un peu rebelle, j'avais décidé de garder mes cheveux longs. C'est Philippe Fourier, un entraîneur de DH à

1. Être arbitre de la Fédé, c'est arbitrer au niveau fédéral donc national.

Flers, qui m'a décidé : « Tu es un excellent arbitre, mais si tu ne vas pas chez le coiffeur, tu ne feras jamais carrière ! »

J'ai cédé. Sans faire les choses à moitié : j'ai d'abord coupé ras puis j'ai tout rasé ! De toute façon, ma calvitie naissante ne me laissait que peu de répit.

J'ai passé l'examen fédéral : vingt candidats étaient retenus chaque année sur soixante-dix à quatre-vingts au départ. La première fois, j'ai échoué à l'écrit. La deuxième, j'ai été recalé sur les matches et classé vingt et unième ou vingt-deuxième... Coup de chance : il a été décidé d'en repêcher trois qui devraient juste repasser l'examen pratique.

Ça s'est joué lors d'un match à Viry-Châtillon. Un match heurté, avec trois exclusions. Le superviseur, qui avait garé sa voiture devant le stade, l'a retrouvée défoncée. Mais ça ne l'a pas empêché de me mettre une bonne note ! J'ai fini quinzième, ça passait !

Me voilà donc promu en CF3 (le Championnat de France amateur), sans gloire, mais je suis tout de même arbitre de la Fédération. La saison suivante, lors d'un match à Friville-Escarbotin (Somme), face à une équipe de la région parisienne, c'est le déclic. L'observateur de la FFF, Maurice Charreire, me dit : « J'adore ton arbitrage, ta façon de laisser jouer. »

Ça m'a donné confiance en moi, il me manquait un truc, et là, j'ai franchi le cap. Je me classe alors premier en Championnat de France 3 (CF3), puis premier en Championnat de France 2 (CF2), puis premier du National la deuxième année et premier en Ligue 2 pour ma troisième saison...

Nous sommes en 2004 et j'arrive donc en Ligue 1 !

Message de bienvenue

Mon premier match de Ligue 1 se joue à Toulouse, le 7 août 2004. Le Toulouse Football Club (TFC) reçoit le Racing Club de Lens (RCL) pour l'ouverture du championnat. Évidemment, c'est un match à part dans une carrière.

Enfin libre !

D'autant que tout se passe parfaitement bien. Les débuts sont idylliques, trop sans doute. La suite le sera moins.

Mais profitons de ces instants heureux. À la fin du match, tout le monde me félicite. L'entraîneur de Lens, Joël Muller, sympa, déclare même dans la presse que le match a été bien arbitré. C'est la première fois que j'entends cela. À la réflexion, peut-être bien la dernière aussi...

Quoi qu'il en soit, au terme de ma première saison au plus haut niveau, en juin 2005, je suis classé dixième (sur vingt-deux arbitres). Autant dire que c'est un petit exploit, car en général les premières années sont celles de l'initiation. Ce classement me permet même de briguer le titre d'arbitre international, attribué aux dix meilleurs arbitres français. Simplement, le règlement de la Fédération ne prévoit pas ce cas de figure puisqu'il faut avoir arbitré deux saisons en Ligue 1 pour espérer devenir international. Mais j'ai une chance incroyable, l'alinéa dudit règlement a été supprimé quelques semaines plus tôt.

Lors du stage de préparation de juillet, à Courchevel, je rencontre Jean-Louis Piette, le président de la Commission supérieure d'arbitrage (CSA), l'organe politique, et je lui demande si cette nouvelle disposition a un effet immédiat. Réponse : oui. L'affaire est entendue, je vais devenir arbitre international.

Eh bien non ! Marc Batta, directeur de l'arbitrage, me convoque *illico* et m'annonce qu'elle ne s'appliquera finalement que l'an prochain... Pourquoi ? Il est fort probable que quelques anciens aient été protégés. Pas question de leur retirer leur écusson de la FIFA (Fédération internationale de football association), même s'ils étaient moins bien classés que moi. Et désormais sans avenir au niveau international.

Alors j'ai attendu un an de plus. Un an de perdu. Finalement, j'ai obtenu ce titre après une deuxième saison lors de laquelle j'étais classé septième. Un collègue qui avait le même parcours que moi, Philippe Malige, n'y parviendra

Une ascension comme un Everest

jamais par la suite... Il doit encore se demander s'il a bien fait d'écouter le conseil de cet assistant expérimenté. Celui-ci nous avait attrapés pour nous dire : « Fermez votre gueule cette année ! Et vous aurez votre titre l'année prochaine. Si vous l'ouvrez, ils vont vous dézinguer ! » Il venait de résumer le fonctionnement de l'arbitrage français.

Ne pas toucher au système, la boucler et raser les murs.
J'y reviendrai...

PARTIE II

Face aux instances

CHAPITRE 1

Devenir arbitre, c'est entrer dans les ordres

Si atteindre le haut niveau relève d'un petit exploit, eu égard aux multiples embûches qui jalonnent le parcours, devenir arbitre relève en revanche d'une simple formalité. Il faut dire que le nombre d'arbitres est insuffisant pour couvrir l'ensemble des matches organisés chaque week-end sur le territoire national. Cette pénurie incite donc à une sélection qui n'en est pas une. Celui qui s'inscrit à l'examen d'arbitre débutant a de grandes chances d'être reçu. Les critères d'évaluation sont assez rudimentaires, il s'agit de faire du chiffre. La sélection viendra plus tard. D'ailleurs, les profils des candidats sont très disparates. Il y a les jeunes ambitieux, les jeunes dont le potentiel physique et technique ne leur permet même pas d'être titulaires dans une équipe de district et à qui un dirigeant aimable est venu conseiller la voie arbitrale et, enfin, ceux qui sont là pour rendre service à leur club.

Il faut rappeler ici que chaque saison un club de football a l'obligation de fournir à sa ligue un contingent d'arbitres. Ce contingent est plus ou moins important en fonction du niveau auquel évolue l'équipe première du club. Un club de district devra fournir un arbitre quand un club de Ligue 1 devra en avoir dix. Les équipes qui ne remplissent pas leurs devoirs concernant le statut de l'arbitrage s'exposent à des sanctions financières et parfois sportives